

Chroniques de Macbeth, ou Les rois du palier

texte français: Julia Breen

La Femme - Zinaïda Matveevna, 84 ans

Le Mari - Fedor Ignatevitch, 88 ans

*Lieu de l'action : Moscou, un appartement dans un quartier dortoir.
De nos jours.*

Le Mari. Ton café du matin était aujourd'hui comme jamais délicieux et substantiel, ma chère et tendre petite femmette, lumière de mes yeux non voilés, - Zinotchka mon aimée. Avec un quartier de citron et sans sucre. Je m'anime sur-le-champ, je monte l'escalier de service de l'amour impérial plein de tant d'élan après ce tien café que c'est comme si, depuis mes quatre-vingt-ans et de bonnes poussières, j'avais de nouveau vingt ans.

La Femme. Miam-miam-miam-miam ?

Le Mari. Miam-miam-miam-miam-miam.

La Femme. Que tu es aujourd'hui alerte, jeune, velouté, parfumé, Fedenka. Tu demeures toujours pour moi et pour tous les vivants sur notre superbe planète ce héros si alerte et si jeune de ton éternellement amoureuse de toi fillette-chattounette Zinotchka. À huit heures du matin comme le pilote dans la caserne ouragan ouraganneux tu te lèves au son du clairon ardent, tu refais le lit selon tous les canons militaires appris - droit, tout droit - le long des lattes - sans le moindre petit pli de drap. Je te regarde - mon énergique olympique mon athlète champion - gardien de mon corps et de mon âme depuis soixante années déjà, et il me vient une telle envie sur tes traces à ta suite de vigoureusement vivre, créer, voler, voltiger, apparaître en hirondelle céleste, en Cendrillon terrestre, mon cher petit garçon - Fedenka, tu es mon prince, ô, mon légendaire, mon aimé.

Le Mari. Mienne tu es, ma miss - fillette Zinotchka courant de montagne, torrent sonnante, cascade balayant toute la merde ! C'est toi qui me donnes l'énergie pour la vie ! Toi seule - seul notre amour sacré ! Figure-toi, à l'instant dans la cuisine, pendant que tu étais dans la salle de bain, j'ai attrapé et si magiquement broyé deux mites - en tout juste là deux éphémères petites secondes.

La Femme. Au broiement de chaque mite tu as passé une seconde, mon petit garçon chevalier, de tes petits doigts musiciens ? Tu es véritablement ma joie magique et lumineuse - tu es ma brute colorée.

Le Mari. Imagine, celles-là ces deux idiots gales miteuses, ou est-ce que je sais, ces deux mites galeuses idiots, ont volé depuis notre placard mural de cuisine depuis

un paquet de farine en papier, et moi petit garçon aux aguets - clac ! de la main et sur le mur je les ai écrasées - comme ça, en étirant mes doigts musiciens, bien sûr, mes petits doigts osseux. Tu sais, elles étaient sous mes petits doigts encore tellement agréables, tièdes elles étaient, vivantes gigotantes quand je les ai écrasées sur le mur - avec tous leurs petits intestins et leurs petites ailes. Mais au début, sur le mur, la première mite était sur l'autre - comme des chiens de rue baisant dans la rue fougusement. Tu t'imagines, rien qu'une petite seconde avant que je ne les écrase. Et elles ne s'imaginaient pas ces miteuses idiotes, ces deux idiots de mites que les attendait, d'une pichenette de mon artistique petit doigt de petit voyou, l'expédition de leurs insignifiantes existences de mites vers la grandiose éternité à travers une mort tout impériale.

La Femme. Elles faisaient l'amour l'une sur l'autre, ces deux tiennes mites ?

Le mari. C'est exactement ça - qu'est-ce tu crois - je voulais tellement t'appeler, t'inviter à regarder cette mise à mort d'une vie agitée, mais tu étais dans la salle de bain - aux toilettes. Le temps que tu te ramènes dans la cuisine, ces petites mites miteuses papillons mités auraient pu simplement disparaître par le vasistas. Et j'ai pensé : mieux vaut que j'écrase ces mites tout de suite et qu'ensuite je te raconte mes fabuleuses sensations lors de cette divine procédure de maître des destinées dans notre royale jungle d'appartement - dans les couleurs les plus sensass les plus folles, que je décrive en mots toute cette mienne heureuse surhumaine libération de l'âme - plutôt que, le temps que je vienne te voir dans la salle de bain, que j'attende que tu finisses ta toilette de crèmes dans cette tienne salle de bain : nous nous précipitons ensemble ensuite en geignant de nouveau vers la cuisine... Et tout cela c'est du temps, du temps, du temps implacable - et s'envolent les mites hors de notre cuisinette.

La Femme. Et va chercher ensuite comme du vent sur un champ ces voraces créatures miteuses dans tout l'appartement - surtout dans l'armoire des robes entre les interminables plis des vêtements de laine. Et jusque dans l'armoire remplie de nos pulls et toques de laine tricotés par moi personnellement, ces mites auraient pu voler et commencer de se goinfrer voracement de nos habits de laine sacrés tant aimés.

Le Mari. Et peut-être même de ta somptueuse vivante petite pelisse de vison, pour laquelle j'ai un jour balancé sept de mes salaires de colonel et avec les primes par-là dessus. Ô, c'est ta pelisse chic délices des délices pour une mite que nos mites de farine auraient commencé d'avalier dévorer en premier lieu. J' imagine combien serait délicieuse savoureuse la pelissette de fourrure de vison pour une mite dévoreuse, si j'étais à la place de cette mite de farine mite moi-même.

La Femme. Oh, ne me parle pas d'un tel cauchemar, Fedenka. J'ai tout de suite mal au cœur et mon petit foie se serre.

Le Mari. Mais ne te chagrine pas ainsi, chérie, ma Zinotchka - je tiens ton cœur dans mes solides mains d'officier comme le camarade médaillé tient son Mauser adoré.

La Femme. Je le sens et je jouis, mon noble officier chéri.

Le Mari. Et bref, ces affreuses mites anti-laine - pendant que tu étais dans la salle de bain, et pour que toi et moi n'ayons pas ensuite ce cauchemar du dévorage total de ta pelisse de vison par ces mites OTANIennes - ces affreuses, je les ai - clac ! - de la main et sur le mur tendrement comme ça, je les ai étalées harmonieusement - artistiquement - comme à la Kolyma ces zeks, ces prisonniers, tu te souviens - ces créatures miteuses, je les ai étalés sur le mur avec leurs sanglants cerveaux d'insectes, de parasites domestiques intérieurs, éternels ennemis de tout le peuple.

La Femme. En prison à la Kolyma tu étais tel Dieu alors. Tu n'autorisais personne à châtier les prisonniers abjects moribonds. Tu pointais toi-même la balle dans le front de tous les zeks et pas dans la nuque comme l'ordonnait la règle. Mais moi, infirmière, jamais alors je ne te gênais. J'écrivais partout dans les rapports sur la mort des prisonniers condamnés que la balle était entrée dans la nuque de leurs têtes zekiennes et ressortie par leurs fronts hideux. En échange tu m'as laissé une fois ou deux m'appliquer à pointer la balle dans le front du prisonnier, quand ses yeux me regardaient passionnément et affreusement par le canon du revolver pendant quelques minutes. Et alors quand lui le prisonnier de sa gueule convulsée commençait déjà de hurler - descends-moi, chienne, sanguinaire - descends ! - alors je lui déchargeais le revolver dans le front !!! Alors l'amour, Fedya, soufflait déjà fort entre nous !

Le Mari. Ils sont derrière, Zinul, ces temps bruns guerriers. Ne restent que les zeks mites ciliophorites dans le placard. Et cette expérience globale fusilleuse nettoyeuse, à qui tu la transmets ? Maintenant encore, dans le front de ces zeks, je bang-banguerais, tu le sais, avec le même plaisir. Je regrette de n'être pas né en Chine, ou bien aux USA. Quoique ces USA, là-bas - ces châtiments informatiques - aucune saveur substantielle. Celui qui châtie là-bas - il appuie sur un bouton - c'est tout : il se tourmente plutôt qu'il ne punit - il retient en lui tous les tourments de ce condamné. Et celui là-bas qu'ils achèvent avec du poison dans les veines ou à l'électricité - celui-là est au nirvana - comme un bienheureux, il s'en va, une mine radieuse sur le visage. De la perversion, purement. Les Chinois, c'est autre chose, ils sont forts, eux - sur les stades, les châtiments - à la carabine et des balles dans la nuque ils les tirent, leurs zeks jaunois ! Ils m'auraient fait sur-le-champ général, là-bas en Chine, pour mes gourmandes gourmettes fusillades. Mais ici, putain, une telle expérience - et rien que des mites et des cafards à écraser. Et encore - deux mites écrabouillées, et puis plus rien. Où les trouver ? Dans mon cul ? Aujourd'hui encore, Zinul, en guise de mise en forme élémentaire, avant le déjeuner, j'en écraserais une cinquantaine, de mites, sur le mur - clac ! de la main, et je les écraserais toujours plus harmonieusement, avec pression étalage artistique - seulement voilà, nous n'avons plus de mites dans notre cuisinette, dans le paquet de farine - j'ai soigneusement filtré toute la farine à travers la passoire.

La Femme. Quelle pitié et quelle lassitude. Il faut qu'à l'avenir tu élèves plus de mites dans la cuisine, dans le petit paquet de farine. Sais-tu, si tu veux, je partagerai le petit paquet en plusieurs petites tasses - dans une semaine tellement de mites s'y seront propagées que tu écraseras et écraseras, tu n'en finiras pas d'écraser dans ta délectation kaguébéienne.

Le Mari. Ma Zinaïda Matveevna chérie. Si tu veux bien, pour ma délectation kaguébéienne, élevons plutôt de nouveau des cafards. De l'écrabouillement des cafards, mon âme s'emplit mille fois - ardemment, fiévreusement - de mélodie et de chic. Comme si j'anéantissais moi-même tous les zeks ennemis du peuple et que l'on me donnait les galons de général et que l'on me désignait général suprême de toutes les prisons du pays ! Mon tonton, lui - Savely Frolytch - était adjoint de Ejov sous les grandes purges pour l'administration. Toutes les prisons - voilà ce qu'il tenait. (*Il serre le poing*). C'est vrai, tonton ne fusillait jamais personne lui-même. Et lui, ils ne l'ont pas fusillé. Quand ils ont emmené tous les adjoints après Ejov en 37, avec tonton ils ne voulaient tout simplement pas avoir affaire. Et pourquoi ? Mais parce que tonton Savely Frolytch était un homme très intelligent. S'est découverte chez lui, avant qu'ils ne l'emmenent, une forme déclarée de tuberculose. Et ils n'ont tout simplement pas voulu avoir affaire à lui, pour ne pas être infectés. Et il est mort

tonton dans son lit comme directeur du sanatorium de Makhatchkala. Avec une forme déclarée de tuberculose, et il est mort Savely Frolytch avec quatre losanges - un putain de grade pour l'époque - dans son lit comme directeur du sanatorium de Makhatchkala, il est mort. Nous avons une datcha - à une barrière de la datcha de Kalinine. Un appartement de dix pièces dans la ruelle Stolechnikov. Et de l'argent, combien ! Le NKVD avait tout l'argent, à l'époque. Et ensuite le KGB. En face de chez tonton, encore un autre 10 pièces pour le service. Je jouais au football sur le toit de la Loubyanka. Enfant, j'assistais avec Staline à toutes les parades sur la Place rouge. Cette année-là, quand j'écrasais le matin les cafards dans notre cuisine, tu sais, j'étais d'une telle humeur de parade, champagne-chanteuse, et qui toute la journée encore durait ne me quittait pas - comme chez un pilote astralo-cosmico-destructeur intergalactique de bombardier quelconque. Ah, il y aurait là-bas dans les galaxies qui descendre fusilleusement. Sur la Voie lactée d'abord là-bas zigouiller tous les anti-lactés lactiques. Mais d'abord bien sûr, dans tout le brouillard de notre galaxie d'Andromède, zigouiller tous les anti-andromédiques. Mais qu'as-tu donc fait de mes cafards, Zinotchka ?

La Femme. Je m'en suis occupée au DDT, mon chéri - tu ne te souviens pas ? -, nous nous en sommes occupés ensemble, au DDT. Elles étaient tout de même dans tout l'appartement, ces créatures maudites. Et dans notre lit, elles grimpaient - tu n'avais pas le temps de les écraser. Tu ne te souviens pas ? Tu as une petite sclérose sur ce thème cafardeux qui est le nôtre : chez un grand et adulte garçon général comme toi... Tu ne trouves pas ?

Le Mari. Et quoi, foutue vieille bique - je te l'ai demandé, moi, ce fasciste DDT ?

La Femme. Tu n'as pas demandé, mon chéri, je me dois d'être un peu une primitive fascistounette - la vie l'a demandé - et j'ai satisfait à la demande de la vie.

Le mari. Satisfait. Eh, vieille bique. Eh, putain!!! Tu éduques son esprit, sa raison - tu l'éduques, et elle, en pure bonniche de kolkhoze, elle nettoie, elle lave les cafards - au DDT. Pas la moindre conscience.

La Femme. Pour toi, vieux débris - pour notre amour, qui déjà n'est plus - j'ai exterminé tous les cafards de notre appartement, putain !!!

Le mari. Putain : quels mots encore elle sait employer notre petite bonniche !!! Eh bien, mais pourquoi fais-tu table rase, Zinka. Comment ça, notre amour n'est plus ? Notre amour est si grand que nous pouvons encore partager avec les autres boucs et biques pelées. Depuis soixante ans, nous vivons, combattons, régnons d'amour. Nous avons célébré nos noces de diamant. Et quoi, bique-sorbique sans trousseau - ne suis-je pas ton roi ?

La Femme. Tu es mon bouc sans pis royal !

Le mari. Bon, d'accord, d'accord. Ne commence pas. Le bouc sans pis on l'a déjà passé hier.

La Femme. Mais la bique pelée aussi, il me semble, on l'a passée hier ?

Le Mari. Je cède, je te l'accorde - on a passé hier la chèvre pelée même avant le bouc. Bref. Libellule... Contre la libellule tu n'as rien contre ?

La Femme. Contre la libellule, je n'ai rien, mon fourmilleur travailleur - je suis ta libellule !

Le Mari. Bref, tu es ma chérinette stridulette libellulette, si tu m'aimes réellement, comme tu le chantes, chatounette-mignonette-coussinette-choupinette, nous devons de nouveau élever ces cafards. Et ne discute pas ! Ne discute pas, libellulette ! Tu dances - eh bien danse ! Tout le rouge été tu as chanté - tu n'as pas eu le temps de te métamorphoser - ta petite fourmi ton héros aimé - veut vivre avec toi en amour accordé. Et je demande en échange presque rien - prendre un tout petit peu de

cafards et m'amuser un peu. Parce qu'ils sont tellement - Formule un - tellement polissons, énergiques, ils courent si alertement dans tout l'appartement. Ce mouvement à hélices qui est le leur, brownien, martelant sur le parquet et les tapis dans l'appartement - ce mouvement me donne d'un coup une telle charge d'énergie cosmique, destructrice, une charge pour mille ans d'avance quand je les broie ces chiens de zeks, d'ennemis antipopulaires et je deviens le héros de notre pays fabuleux ! Ensuite je te transmets cette mienne énergie cosmique destructrice, ma Zinotchka chérie. N'est-ce pas vrai, ma joie ? Et ensuite tu me la redonnes en retour, avec une force héroïque destructrice redoublée. Nous avons de nouveau vingt ans, nous sommes pleins d'espoirs, nous voulons déplacer les montagnes, retourner les rivières à l'envers, baiser vingt heures par jour sans Viagra. Nous avons de nouveau envie de vivre, vivre et vivre !!! Vivre éternellement !!! Seulement en rois !!! À toutes les créatures zékiennes dans le front, les étaler sur le mur avec leurs cerveaux !!! Est-il possible que tu ne veuilles pas comme ça et en rois et avec les cerveaux ?

La Femme. Je veux mon poussin vivre avec toi éternellement en rois, baiser vingt quatre vingt dix heures par jour sans Viagra et balancer avec des balles sur le mur les cerveaux de toutes ces créatures !!!

Le Mari. Qu'est ce que tu l'as bien dit. Avec des balles sur les murs que nous balançons leurs cerveaux de créatures. Ensuite correctement méritoirement baiser vingt quatre vingt dix heures avec moi et sans Viagra !!! Mon âme-aimée-coussinette ! Ma Zinotchka-benzènotchka Ferrari !!! Eh bien quoi - dans l'appartement 193 chez cette Ninotchka aux chats - mon ancienne secréturque et mon enseignante ensuite - elle a là-bas chez elle tellement de cafards courants Schumacher dans son appartement - écoute vas-y, emprunte-lui des cafards dans un bocal de conserve à raifort - et la semaine prochaine chez nous aussi à la pelle ils baiseront-pulluleront - nous lui rendrons ensuite à Ninotchka avec un supplément, s'il faut, des cafards. Et les cafards en plus - ceux qui se seront reproduits donc - eh bien ensuite de bon matin je les écrabouillerai ces surplus, de mes petits doigts musiciens - et de quelle chantante oiselette héroïque royale humeur, je serai ensuite pour toi. Fais-moi confiance, ma petite mésange chérie. Je ne voudrai plus aller en Chine, je ne demanderai rien.

La Femme. Encore ta Nina du 193 ! Mais mon camarade colonel chéri, Fedor Ignatevitch ! Ces cafards écrabouillés de tes tendres petits doigts de kalachnikov-pianiste - ils s'entasseront ensuite sous tes ongles, ces cafards avec leurs intestins, avec leurs œufs écrabouillés. Car tu ne les coupes pas, mon tendre colonel grand fou mauvais garçon, tes ongles, et tu ne m'autorises pas à le faire. Et moi de tout mon amour aussi je t'autorise à ne pas te couper tes petits ongles recourbés, avec lesquels la nuit tu me grattes bien sûr si érotiquement à tous les endroits critiques adorables. Mais voilà, la journée, quand à la lumière du soleil tu commences de manger mon très aromatique, avoue-le, borchtch maison au petit poivron rouge sucré et aux petites tomatinettes - alors de dessous tes ongles - dans mon parfaitement extraordinaire, excellent borchtch maison, ces cafards crevés déjà desséchés de dessous tes ongles se déversent avec tous leurs petites pattes, petites antennes, petits abdomens etc. Et moi quoi - tout ce cafardien plaisir d'abattoir - je devrais le regarder de mes yeux indifférents rayonnants célestement bleus, violés par ton phallique égoïsme ? Tu sais, chéri - ce n'est pas virtuellement que je l'anticipe : il commencera de se passer dans mon estomac une protestation si vésuvienne, sous forme de prostration volcanique, sulfuro-hydrogénée, explosive, animalo-intestine et anticafardienne que j'aurai réellement envie de dégueuler tout le petit borchtch que

j'aurais avec plaisir et appétit tout juste avalé - le dégueuler depuis mon estomac courroucé et mes intestins déchirés - dans ton assiette !!!

Le Mari. Mais ne jure pas comme ça, Zinka! La voilà - destructrice tout à fait. Depuis le matin qu'elle jure comme ça, comme une sorcière. Je ne me coupe pas les ongles - eh bien mais c'est pour écraser confortablement les cafards, oui et pour te trifouiller la nuit plus profond ton petit clito. J'aurais eu un revolver, on m'aurait laissé tirer, je n'aurais - pour le chien - pas coupé mes ongles. Stupide, inculte bonniche. J'étais tout juste d'humeur si cordiale, si ensoleillée. Je me suis tellement appliqué. J'ai si bravement, si héroïquement écrabouillé ces deux mites dans notre bonne vieille cuisine sympathique. Ensuite je me suis tellement appliqué à te raconter avec transport, et poétiquement, et sublimement, à te raconter à toi imbécilement idiote - comment j'avais de toute mon âme écrasé ces mites dans notre bonne et chaleureuse petite cuisinette, et voilà que maintenant toi tu... Avec une sanguinaire féminine ingratitude - avec colère tu craches fort tes injures. Mais il faut être une fillette au moins un tout petit peu reconnaissante envers ton petit garçon adoré, même si ce garçon a quatre-vingt ans passés et de loin. Lui a quatre-vingts ans passés de loin, et la fillette n'a pas moins. Mais ce petit garçon fait tous les matins sa gymnastique, avale toutes les gouttelettes, les infusions, gobe toutes les petites pilules minute après minute. Simplement pour que toi, fillette, tu ne te fasses pas de mouron mais que tu sois fière de ton petit garçon champion, plus fort d'heure en heure.

La Femme. Fedya, tu es retombé en enfance. C'est ton honnête pionnière fillette qui te le dit, honnête parole de pionnière. Tu es élémentairement, Fedya commandeur, retombé en enfance. Il ne faut pas vivre comme ça trop longtemps sur cette terre, Fedya. De quoi as-tu l'air ? Tu as l'air d'un cafard centenaire, Fedya !

Le Mari. Oh, et la voilà partie maintenant à lâcher les gros mots. Mais regarde-toi, vieille loutre - personne ne te donne déjà plus soixante-dix ans, cafardesse !!! Voilà qui je dois écraser en premier lieu. Et moi qui n'arrête pas de me demander où est mon erreur ?

La Femme. Cette année, Fedya, la vendeuse de la boulangerie d'en face m'a donné soixante-dix ans. Je t'ai pris exprès avec moi quand elle m'a donné, devant toi déjà, pas plus de soixante-dix ans.

Le Mari. Mais que faire de toi. Je peux t'en donner même cinquante, si tu me le demandes gentiment, mon inoubliable Zinaïda Matveevna.

La Femme. Et si je le demande très très gentiment - tu me donneras vingt-cinq ans ?

Le Mari. Eh bien, si tu le demandes tout à fait gentiment - avec une sucette - je te donnerai vingt ans et je me couperai les ongles - si en plus tu rapportes un bocal de cafards - peut-être même que je me couperai les ongles quelque part encore. Pas partout. Mais tu mangeras ton borchtch sans vomi - j'en réponds - les cafards écrasés ne se déverseront pas dans ton très aromatique petit borchtch maison au petit poivron rouge et petites tomates - j'en réponds. Mais Zinul, tu es aujourd'hui depuis le matin tout à fait nocive. Tu veux me pousser jusqu'à l'attaque cardiaque ?

La Femme. Bah, tu mourras bien tout seul, vieillard - à quoi bon te pousser-t'extirper jusqu'à l'attaque cardiaque - tout seul tu retourneras tes sabots de bouc avant moi ta biquette chérie, vieux mouton - tu es déjà tout à fait vieux, mon vieillard-morbillard.

Le Mari. Et toi tu n'es pas vieille, peut-être, ma chevrette gaufrette toute jeune. Oh, tu es réellement une nocive libellule, peste, fillette bêlante. Et mon humeur qui était ce matin si superbe, tellement championne. J'avais écrasé ces mites

si magiquement. Tel Andersen, avec autant d'inspiration d'exaltation, je t'ai raconté ensuite tout ce victorieux miracle, comment j'avais écrasé de toute mon âme ces mites, pour que nous soyons tous deux d'humeur inoubliable, puissante, épanouie, royale tout le jour et peut-être même toute la semaine. Comme quand toi-même en taule tu crevais en plein front ces rachitiques ! Combien céleste alors était notre humeur ! Et toi en remerciement - tu me fous de ta gueule de bique dans ton fumier. Comment pourrons-nous encore vivre ensemble - je ne peux l'imaginer, ma fillette libellulette pestinette.

La Femme. Des semaines, des mois et des années - on peut vivre, et aussi ne pas vivre...

Le mari. Les morts ont de la chance - sur eux, le temps qui file n'a pas de pouvoir... Pourquoi les filles sont-elles toujours en retard ? Elles veulent, les chéries, que le temps s'en aille sans elles, sans comprendre ceci - que le temps précisément chez les filles s'installe de l'intérieur et de l'intérieur les vieillit-les ronge.

La Femme. Et dans les hommes, le temps ne tirerait pas comme un mitrailleur, peut-être ?

Le Mari. Les hommes, mitrailleurs eux-mêmes, ont tiré en réponse et sont entrés dans les temps nouveaux éternellement jeunes, ressuscités. Il n'y a que moi, en amoureux pétrifié et idiot, qui vive comme ça avec toujours la même fille vieillissante argileuse.

La Femme. Et toi tu aurais voulu vivre avec ton éternellement encore jeune, ta dynamique Ninotchka ?

Le Mari. Les dynamiques Ninotchka, on n'en a pas besoin - ça, c'est sûr.

La Femme. Et moi, je ne suis pas du tout une vieille femme, Fedor Ignatevitch. Décrottez vos yeux et ouvrez votre cerveau. C'est vous qui êtes un tout à fait vieil idiot, qui ne voyez pas : que mon visage est lisse, tendre, la peau nette vermeille.

Le Mari. Mais oui - c'est quand tu t'enduis la gueule de ta crème française maison à huit mille roubles le pot, que tu t'étales un centimètre d'épaisseur de crème - quand ta gueule sous cette couche de crème est tout à fait invisible - peut-être qu'alors on peut te donner l'âge même d'une fille de quinze ans. Mais quand ensuite tu nettoies la crème - là sous ta crème à huit mille roubles - la moitié de ma retraite - là même de nouveau ta gueule de vieillarde de quatre-vingts ans !!! Ma joie crémée. Regarde dans un miroir !!! Justement tous les miroirs de notre appartement, tu les as balancés à la décharge - pour ne pas te regarder toi-même. Et pour que je sois seul, veille emmerdeuse, à te voir et à souffrir - de quelle vieille emmerdeuse ridée centenaire le Seigneur m'a-t-il récompensé pour ma vieillesse irriguée distinguée.

La Femme. Mais je ne les fais pas, moi, mes quatre-vingts ans - je ne les fais pas - pourquoi es-tu si remonté moussé tout agité - Ivan Vassilievitch de l'appartement 104 - un véritable général - me donne soixante ans !

Le Mari. Celui-là de Ivan Vassilitch - oh oui - un véritable général de camp sur le papier. Un général cul-de-jatte ! Van Vassilitch de l'appartement 104 - lui-même a deux cents ans et plus ton général cul-de-jatte Van Vassilitch - il n'y voit pas une couille, ton Van Vassilievitch de l'appartement 104 à ses deux-cent-cinquante ans. Il lui donne soixante-ans. Tu sais quoi, Zinaïda Matveevna chérie : prends tes quatre-vingt-deux ans, enveloppe-les dans une serviette, mets ensuite cette bonté au réfrigérateur pour la nuit - au congélateur - et au petit matin, tape sur cette bonté au petit marteau - peut-être tes années seront-elles pilées comme de la glace. Peut-être que l'un de ces glaçons aura quarante ans, un autre vingt, un autre peut-être même quinze etc. Jette ensuite aux toilettes ces glaçons de quarante ans et plus, et avale toi-même le glaçon de quinze ans. Ensuite va au magasin, achète un miroir enveloppé

dans un paquet, apporte-le à la maison, approche du lit, allonge-toi sur le lit et déballe le miroir emballé et regarde-toi - eh bien là, je t'assure, mon adorable Zinaïda Matveevna - tu te figeras sur ton lit pour quelques jours dans l'immobilité comme une carpe de la Caspienne salée séchée. Et si encore je ne suis pas à côté pour pouvoir te tenir le miroir dans lequel à ce moment-là tu te regarderas-contempleras - alors ce miroir - quand tu agoniseras anémiquement dans l'immobilité comme une idiote carpeuse gelée - ce miroir assez douloureusement te frappera du plat sur ta gueule au nez pointu, et par-dessus le marché il se brisera encore sur ta gueule osseuse stupide ridée et te la cisillera, et carrément il te découillera-découpera ton nez de Pinocchio. Et ensuite réellement carrément on pourra te commander un cercueil avec catafalque. Voilà. Tu voulais la vérité - eh bien prends la vérité dans ton nez de Pinocchio, ma chérie, reçois-là de mes mains aimées, tenant dans leurs paumes fatiguées de mouches ton brouillon cœur de libellule. Et qu'est-ce que tu croyais - tu avales ce glaçon de quinze ans sorti du congélateur et ensuite, peut-être, telle une impératrice, tu sors de ta peau de grenouille à la Lumière Divine pour rouler, roulure, Zinaïda Matveevna - comme une jeune fille tout à fait jeune, vierge glacée putain beauté ? Bon d'accord, je suis bon aujourd'hui - surtout, regarde-moi au moment où tu avaleras ce glaçon de quinze ans, mais avant ça, bien sûr, apporte des cafards de chez Ninotchka, toi mon inoubliable, idiote, Zinaïda Matveevna. Et si je te dis ensuite en toute responsabilité et sincérité que tu as de nouveau vingt ans, que tu es redevenue ma fille d'avant, de laquelle j'ai eu à un moment le bonheur de tomber amoureux - alors ça voudra dire que oui, ce sera comme ça - tu auras de nouveau rajeuni - tu as jeté tes soixante ans. Et si je te dis cela - alors ça voudra dire que moi aussi, j'aurai rajeuni, Zinaïda Matveevna. Bon mais qu'as-tu à perdre du temps - illico - à toutes jambes, plus vite que ça - file chercher les cafards chez Ninotchka, libellule. Pour nous, les vieillards - chaque minute - c'est comme deux semaines d'années lumières de jeunesse. Vas-y vite - cours. Qu'est-ce que tu as à sourire. Je n'aime pas me répéter. Tu veux un coup de poing au cul pour la vitesse et le départ ?

La Femme. Mais elle va sûrement m'envoyer balader avec mon bocal de conserves à raifort - qu'est-ce que tu racontes, Fedya - tu ne sais donc pas où ta Ninotchka m'enverra balader avec mon bocal à conserves ? Elle est si dingue, elle a tant de cafards qui se baladent dans sa propre tête - et toi, tu veux lui demander des cafards réels...

Le Mari. Eh bien - elle est comme n'importe quelle fille réelle - avec ses cafards dans la tête, c'est ma Ninotchka - et c'est ta Ninotchka aussi.

La Femme. Voilà. Eh bien mais elle prendra bien sûr ce bocal de conserves pour les cafards - c'est notre Ninotchka commune. Je t'assure - elle prendra ce bocal, et sais-tu ce qu'elle mettra dans ce bocal ? Avec ses cafards de cerveau - ses échantillons d'analyse - ses excréments vieux de deux ans elle mettra dans ce bocal. Elle se fauilera dans le réfrigérateur, dans le congélateur, là où elle conserve toujours ses meilleurs échantillons d'analyse à l'appellation scientifique - ses échantillons de merde, et elle mettra dans notre bocal de conserves cette merde en forme de glaçons - ses excréments de deux ans d'âge qu'elle brise dans sa cuisine avec un petit marteau à viande - elle n'est pas dégoûtée et elle n'a pas honte. Voilà quels cafards réels elle a dans la tête. Et moi ensuite - oui - je t'apporte ici déjà ces fameux meilleurs échantillons, déjà fondus le temps que je rapporte ses analyses de merde. Tu sais bien comme je monte lentement l'escalier. Et notre immeuble n'a pas d'ascenseur. Et voilà que je t'apporte à toi, le plus majestueux des bourreaux des exécuteurs testamentaires au monde, le bocal de cafards où sont censés se trouver

tes petits cafards-cafardinets si longtemps attendus, Fedor Ignatevitch. Je remets ce bocal, donc, dans tes mains. Et toi - vieillard aveugle - sans comprendre qu'à la place des cafards dans le bocal ta Ninotchka nous a placé ses meilleurs échantillons de sa merde de l'année dernière. Toi tu balances ensuite naïvement ce bocal rempli de sa merde - schlack ! dans tout l'appartement comme si c'étaient des cafards - et sais-tu, toi, quelle odeur se répandra alors dans tout l'appartement, Fedor Ignatevitch, quelle odeur des excréments de merde de l'année dernière de Nina Prokofievna ? Je ne te souhaite pas - et d'autant moins à moi - de la renifler cette odeur de nos narines et poumons de vieillards. Les excréments de l'année dernière de Nina Prokofievna sont remarquables, Fedor Ignatevitch - mais leur puanteur ne le sera pas moins, Fedor Ignatytsch, remarquable, mais plus. Imagine-toi - j'étais il y a six mois chez Nina Prokofievna - j'étais allée chez elle lui emprunter une tête d'oignon pour le borchtsch. Nous n'avions plus d'oignon dans le réfrigérateur. Et donc - je suis arrivée chez elle - nous sommes restées là deux heures assises dans la cuisine à caqueter - nous avons bu du thé avec des gâteaux et des confitures. Et ensuite, je suis allée dans ses toilettes. Et imagine - quelle était la puanteur de sa merde là dans ses toilettes. Qu'est-ce que tu crois, vieux déchet, avec ton cerveau ralenti de tortue - elle ne s'aère pas - l'odeur de sa merde dans ses toilettes. Et ici chez nous imagine dans tout l'appartement nous étalons à la place des cafards par elle élevés - sa merde, fou. Je vais après toi chaque fois aux toilettes je nettoie. Et là j'essuie tout - car tu pisses, Fedor Ignatytsch - mais seulement pas dans la cuvette - sur le sol tu pisses, Fedor Ignatytsch dans nos toilettes communes - je te pardonne. Et tu fais caca une fois sur deux à côté de la cuvette. Cela aussi, je te le pardonne par amour pour toi et par respect. Bien sûr je ne comprends pas et je ne pose pas de questions déplacées - comment arrives-tu à faire caca à côté de la cuvette, quand tu es assis dessus de tout ton étroit ridé décrépi cul de vieillard. Qu'on te donne aujourd'hui un revolver dans les mains - le frontinet d'un centimètre, tu le raterais. Et il voulait aller en Chine - transmettre son expérience fusilleuse. Apprends à chier déjà tout droit dans ton appartement pas à côté de la cuvette. Et là encore avec ça dans tout l'appartement - l'odeur de sa merde - plus ta merde partout sur le sol dans les toilettes - non, Fedor Ignatytsch - découpe-moi en deux - je ne supporterai pas ce merdier total, de toi et d'elle de surcroît, dans tout l'appartement. Nul amour ici ne sauvera ni n'aidera à sauver dans l'avenir nos sentiments mutuels. Je m'enfuirai chez le général Ivan Vassilievitch dans l'appartement cent quatre. Sache-le ! Tu me connais!

Le Mari. Mais qui il est, celui-là - ce général Ivan Vassilievitch de l'appartement cent-quatre - ce flicard maton merdeux. Une dizaine de zones, il gérait là-bas à la Kolyma, tu comprends. Mais à moi, on m'en aurait donné cent, des zones - je les aurais gérées tel Dieu. Mon tonton Saveli Frolitch avait carrément toutes les zones du pays. Si on ne l'avait pas emmené à l'époque avec Ejov - j'aurais eu la moitié du pays comme minimum de zones. Alors on aurait fusillé comme au tir. Il y aurait eu alors de quoi se souvenir pour la vieillesse - à vous emporter l'âme. Qu'est-ce que tu racontes comme conneries, crétine, que tu t'enfuiras chez Vassilitch ? File - casse-toi - avec un coup de pied dans ton cul de sournoise. Qui c'est que c'est que ce Vassilitch, genre général ?

La Femme. Ton camarade, partisan et ami de guerre.

Le Mari. Suffit-suffit-suffit-suffit. D'où est-ce qu'il est mon ami partisan de guerre, cet Ivan Vassilievitch. Un traître. À l'amitié et à tout ce qu'il y a de sacré. Elle va s'enfuir chez lui. Eh bien cours, je te dis - disparais. Elle va courir chez lui. Cours dans tous les sens. Et ses jambes gangrénées qu'ils lui ont coupées il y a un mois - les deux jambes - au-dessus des genoux - pour de bon et pas pour du faux - elle va courir

chez lui. Tu quoi - en fauteuil d'invalidé, tu vas courir chez lui, pucelle desséchée ? Vas-y cours - je vous crachouillerais dessus avec plaisir depuis le balcon - quand vous irez tous les deux en fauteuil roulant chercher sa retraite de général aux caisses de pension - et qu'est-ce que tu prendras là-bas en sortant quand ils apprendront que tu as dans ton portefeuille sa retraite de général. Mais ils te casseront ta gueule là-bas aux caisses de pension et ils auront raison de te casser la gueule. Moi-même je t'aurais cassé la gueule là-bas pour sa retraite de général. Comme des mites je vous aurais écrasés tous les deux chiens porno aux caisses de pension là-bas sur l'asphalte je vous aurais broyés du talon de ma botte à semelle de métal. Ce n'est pas pour rien que j'ai rembourré ma semelle de métal. Je connais ma place sur le marché.

La Femme. Que tu es devenu brutal, métallique, rouillé, Fedor Ignatitch, avec tes rembourrages de fer partout à tes quatre-vingt-quatre ans. Je pensais - les années vont t'attendrir, mais toi rien que tu t'endurcis et t'endurcis. Je ne peux plus continuer comme ça avec toi, Fedor Ignatitch. Pardonne à la pécheresse que je suis - je vais, pécheresse, te quitter. Ou bien la nuit - avec l'oreiller je t'étoufferai. Je te poserai sur ta méchante gueule rectangulaire l'oreiller carré, quand tu ronfleras couché sur le dos, je m'assiérai au-dessus de mon petit cul rond et je t'étoufferai. Et tu ne me repousseras pas. Je ferai tout ça le matin. Tu es toujours faible le matin, Fedor Ignatitch - et voilà justement le matin je t'étoufferai.

Le Mari. Eh bien étouffe - eh bien, gloire à Dieu - étouffe. Depuis longtemps rien que tu promets - tu vas m'étouffer-m'étouffer - et moi rien que je vis, je vis et je souffre - avec cette vieille merdeuse à gros cul étouffeuse beauté-chienne. C'est plutôt moi qui vais t'étouffer, vieille imbécile au cul rond, que toi moi. La journée même, je t'étoufferai - je n'attendrai pas la nuit. Je t'étourdis de la poêle dans le front sur la tête, je pose sur ta ronde gueule le petit oreiller et je m'assois de mon cul osseux de vieillard - et je t'étouffe - je ne te raterai pas comme à côté de la cuvette - et toi, tu ne t'esquiveras pas. Et ensuite depuis le balcon sur l'asphalte je saute moi-même la tête la première à mort, pour ne pas me rendre aux flics. Et rien à battre moi ici de ce bonheur familial avec toi ici brisé cédé. Tu crois que je vais aller en taule ? Mes couilles, oui, que je vais moi-même aller dans ma taule natale. Écoute, Zinaïda Matveevna, chérie - tu sais comme j'en ai plein les couilles, dégouté là tous les jours avec toi, tête de pioche à qui la boulangère du magasin d'en face donne soixante ans. Et d'abord concrètement tu m'as gonflé avec tes généraux gangrénés de l'année passée et avec ton cerveau vérolé plein de sangsues de part en part dans lequel même les cafards ont peur de se glisser pour inventer va savoir quoi d'original de spirituel dans la vie.

La Femme. Mais depuis longtemps, de toute la vie tu menaces de m'étouffer, tonton Cafarditch Crochet soulard. Et moi, pourtant, rien que je vis, je vis et je souffre - fillette bonbonette.

Le Mari. Elle souffre, la fillette bonbonette. C'est qui encore qui souffre encore dans ta colonie cellulaire d'appartement au cinquième étage lambrissé. Et quoi - est-ce que ce n'est pas moi qui te supplie presque chaque jour de me descendre ? Lacrymalement je supplie - expiramment ! Inspiramment je supplie - pour que toi, sorcière filasse, tu entres dans ta foutue transe astrale de sorcière, qu'ensuite moi, vieil imbécile, tu m'arraches dans ta foutue transe de sorcière, et que tu me descendes astralement sans douleur dans le sommeil avec tes fioles vérolées infectées démoniaques. Mais toi rien que tu te rebiffes, que tu changes de sujet. Rien que tu me mâchannes vivant lentement toute la vie de ton cerveau vérolé plein de sangsues vampire au pied de bouc. C'est ça que tu veux - sucer toute la vie mon sang vivant. Et combien déjà de gens instruits, respectables et pas des zeks, comme une sorcière

tu as descendu leur existence titulaire kaguébéienne, quand nous sommes revenus à Moscou après mes zones de taïga et qu'on t'a recrutée, sachant que tu savais descendre extrasensiblement. Je t'ai appris moi à descendre, chienne, putain - tu as aimé ça. Et combien d'argent dans notre tirelire familiale tu apportais alors, sorcière kaguébéienne que tu es, quand tu descendais astralement quelqu'un sur ordre kaguébéien. Mais alors moi, elle ne peut pas me descendre. Et rien qu'elle me déclare son amour, chienne au rabais, occasionnelle.

La Femme. J'ai vieilli, Fedor Ignatyitch - pas assez de forces ésotériques pour entrer en astral et t'y descendre. Ensuite tu es mon mari. Un proche parent malgré tout. Je commence de te descendre et moi je me fais du mal. Et encore pas du tout complètement, seulement à moitié - je ne fais pas carrément du mal définitivement - je vais ensuite me tourmenter dans la gangrène, comme le général cul-de-jatte. Tu la veux la gangrène des jambes - je te la file. Ça pour moi - c'est plus simple.

Le Mari. La gangrène des jambes, je n'en veux pas. En voilà une créature de marais, mégère grand format.

La Femme. Et toi tu n'es peut-être pas un Boukharine aquatique ?

Le Mari. Je serais un Boukharine boukhartchik aquatique, je ne prierais pas pour qu'on me noie. Allez, empoisonne-moi à la mort à rats ou à souris, ou bien à ce tien DDT anti-cafardien. Comprends-moi, j'ai réellement assez de vivre. Quatre vingt quatre ans, j'ai vécu - ça suffit. Comprends. Mais qu'est-ce que je t'ai donc fait de si terrible, sorcière, que tu ne puisses pas me descendre dans la vieillesse de mes jours tourmentés ? Et ce SDF, tu l'as bien descendu - celui qui dormait sur notre palier après une heure du matin. Tu l'as dit toi-même - c'est le travail de tes rêves astraux.

La Femme. Oh, cette créature, ce chien puant - vermine de contingent - centgrammovith. Il nous a propagé ici des microbes avec sa puanteur. Mais si toi je me mets en plus à te descendre, Fedor Ignatitch, je commencerai moi-même, comprends-le encore concrètement, de m'inquiéter - malgré tout, je t'aime - on a mis toute la vie à se faire l'un à l'autre - je commencerai de m'inquiéter - je me descendrai moi-même avant que tu ne meures. Alors que dans notre vie familiale sans enfants tu ne me gênes pas du tout. C'est comme si c'était toi mon petit enfant, Fedenka. Et puis il y a ta retraite de colonel - tout à fait convenable aussi pour la vie - presque comme de général. Et que ferais-je, sorcière, sans ta retraite d'officier de commandeur - je reste rien qu'avec mon balai ?

Le Mari. Mais que faire donc alors, nous deux, Zinaïda Matveevna ? Continuer comme ça de souffrir et vivre ?

La Femme. Continuer comme ça de souffrir et vivre, Fedor Ignatitch. Et dès que Dieu rappellera - il n'a qu'à rappeler lui-même - quand lui le voudra, alors nous serons là-bas en enfer ensemble écrasés sur le mur. Ou bien tu veux être écrasé sur le mur au paradis ?

Le mari. Allez, va chez Ninka - allez, au nom de l'amitié la plus chère, je t'en prie - rapporte de chez elle au moins une paire de cafards - allez, on jouera aux petits soldats - à qui arrivera le premier - et qu'après on le bute. J'y serais allé moi-même chez Ninka - mais tu vas être jalouse.

La Femme. Je serai jalouse. Et qu'est-ce que tu voulais ? Et toi tu vas recommencer de hurler dès que tu te mettras à jouer aux petits soldats - tu vas avoir une attaque cardiaque - et toi-même avant le cafard tu t'écrouleras. Il faudra appeler les secours - te piquer de piqûres. Et qu'est-ce que je n'aime pas, moi, l'odeur de tout ce médical depuis le temps de la zone. C'est moi qui mourrai la première. Et tu resteras tout seul. Et ta vie commencera d'être si mélancolique ensuite sans moi, Fedor

Ignatitch. Tu souffriras comme ça totalement seul-tout seul et pour va savoir combien de temps encore. Est-ce vraiment ce que tu veux pour tes vieilles années ?

Le Mari. Eh bien mais il ne faut pas appeler les secours quand je commencerai d'avoir une attaque. Eh bien je mourrai et je n'aurai qu'à mourir d'une attaque cardiaque, en héros, et pas d'un cancer - comme un quelconque vil être malfaisant.

La Femme. C'est moi que tu traites d'être malfaisant ?

Le Mari. Mais, Zinka, toi-même tu sais que tu es malfaisante, mais bonne. J'ai avec toi voilà - jusqu'à quatre-vingt ans, j'ai vécu et je ne regrette rien. Et nous avons de l'argent, et je suis même devenu colonel et sans tonton sans son aide quand ils l'ont emmené. Van Vassilitch, il est devenu général bien sûr au-dessus de moi, mais voilà on lui a coupé ses jambes gangrénées, et il a un ou deux ans de moins que moi.

La Femme. Ivan Vassilitch aimait beaucoup les chocolats. Il n'avait pas la vie sucrée - il n'avait pas de tonton qui aurait pu l'aider - c'est pour ça qu'il aimait beaucoup les chocolats - pour sucrer la vie.

Le Mari. Tu sais comment il était son membre avec lequel il s'est fait une carrière. Tu le sais.

La Femme. Sauf que les jambes on les lui a coupées pas à cause du membre mais à cause des chocolats. Et de ça le diabète pour ça les jambes pour ça coupées pour ça. Alors qu'à toi, Fedor Ignatitch - moi je me suis efforcée de te faire une vie naturellement sucrée-sucrée - pour que tu ne la sucras pas trop avec de quelconques divers marmelades et chocolats - pour que tu n'attrapes pas un quelconque diabète, que tu ne te retrouves pas pour tes vieilles années avec des jambes gangrénées, qu'il faut encore couper dans les vieilles années, quand déjà tu te tiens à peine droit en garde.

Le Mari. Oh, ne m'en parle pas, Zinaïda Matveevna - comme je te suis reconnaissant pour ça - tu es ma femme de colonel la préférée la plus rusée du monde. Oh, comme j'ai pitié tout de même d'Ivan Vassilitch - de notre général de l'appartement cent quatre. Écoute - peut-être nous pourrions alléger la destinée terrestre de notre gangréné général cul-de-jatte. Peut-être - comme ça - rentre chez lui en astral - peut-être comme ça - descends notre guerrier ami cul-de-jatte Ivan Vassilitch. Nous deviendrons les autorités principales dans notre immeuble kaguébéïen et du même coup nous ferons une bonne action pour Ivan Vassilitch. Tout en morale.

La Femme. Oh, mais tu me pousses Fedor Ignatitch au nettoyage des généraux du palier. Et après Ivan Vassilitch, qui ordonneras-tu de descendre encore sur le palier ? Écoute, je suis tout de même une tendre femme. Alors viens, descendons Ninka aussi après le général. Ordonne seulement. J'obéirai. Je suis quand même une très tendre femme, Fedya, qui plaisait à plus d'un colonel parce qu'elle savait descendre très tendrement.

Le mari. Tu m'as trompé, ça veut dire, avec ce général Ivan Vassilitch, Zinaïda Matveevna?

La Femme. Eh bien mais qu'ordonnais-tu de faire d'autre pour toi alors, Fedor Ignatevitch - quand Ivan Vassilievitch était ton supérieur direct dans votre travail sibérien buchenwaldien ? Tu as toi-même insisté pour que je couche avec lui, Fedor Ignatitch - pour qu'on te donne des épauettes de colonel crématoires. Toi-même, Squelette l'Immortel, tu poussais alors pour ton avancement de service, führer !!!

Le Mari. Oh - qu'est-ce qu'elle me rappelle encore ? Elle se rappelle ce petit poivron dans son borchtch maison de la vie.

La Femme. Ce n'est pas un petit poivron, Fedor Ignatitch - c'est tout un paquet papier de poivre moulu - direct dans ta bouche et tes narines - à côté de mon borchtch !!!

Le Mari. Eh bien mais descends-le, ce général cul-de-jatte Ivan Vassilitch - il y a de quoi - depuis longtemps déjà il aurait fallu le descendre - au nom de notre juste couple ! Qu'est-ce que tu as à discuter, Freyja ? Je suis un führer, putain, qu'elle s'est mis dans la tête.

La Femme. Il y a toujours eu de quoi descendre Ivan Vassilytch. Mais maintenant à quoi bon le descendre - il n'a qu'à souffrir encore plus, cette raclure de cul-de-jatte gangrénée. Qu'en penses-tu ?

Le Mari. C'est vrai aussi. Il n'a qu'à souffrir encore plus, cette raclure cul-de-jatte. Même comme ça nous sommes presque pasteurs en chef sur le palier. Vrai, il faudrait encore lui prendre sa retraite de général. Ce serait encore mieux.

La Femme. Mais qu'il la bouffe, sa retraite de général, Fedor Ignatitch - qu'il s'achète du chocolat avec toute sa retraite de général et que la gangrène noire puante lui grimpe par tout son corps impuissant et se développe. Qu'on lui coupe aussi ses mains immondes et les oreilles et ses petites lèvres affamées sucrées et que ses yeux se léprosent de gangrène.

Le Mari. Eh bien mais tu lui prédis le malheur de merde à cet Ivan Vassilievitch dans son auge. Et tu fais bien, de lui prédire le malheur.

La Femme. Oui, je prédis le malheur - comme ça je lui prédis - que son foie se couvre de gangrène et que son cerveau vermoulu s'arrête. Et que faire d'autre, Fedor Ignatevitch - comment ordonnes-tu encore de vivre artistiquement dans la variété ?

Le Mari. Mais qu'est-ce que tu fais tout bien - tu vis artistiquement notre vie commune de couple dans l'amour dans la variété ! Que tu es admirable du râble !!!

La Femme. Et sa gangrène sur ses jambes, tu ne sais pas qui lui a fichée principalement, en plus des chocolats ?

LE Mari. Toi ?

La Femme. Je ne voulais pas te le dire avant. Mais maintenant je vois que toi aussi tu en es content. Ainsi sache-le maintenant - et c'est donc pour toi en petit cadeau personnel - la gangrène d'Ivan Vassilitch - de ton général ennemi - fut par moi commandée par l'intermédiaire des forces suprêmes.

Le Mari. Aïe, bravo, - admirable de l'adorable !!! Qu'est-ce que nous sommes maintenant montés en grade sur le palier. Grâce évidemment à tes prières, mon aimée. Comme je t'aime, ma chérie !!! J'ai rajeuni d'un coup de quarante ans, sinon de carrément soixante !!! Ça ç'en est un, de cadeau ! C'est un cadeau impérial à bon marché, Zinaïda Matveevna.

La Femme. C'est toi qui ferais bien de m'en inventer, à moi, coq, un cadeau impérial à bon marché... Au lieu de ça, quand nous sortons sur le palier nous promener ensemble - tu dégoulines tout le temps de salive, vieille queue, sur l'appartement de Nina Prokofievna. Et ton membre de crocodile dans ton pantalon comme s'il se relevait se regonflait.

Le Mari. Mais qu'est-ce que tu vas encore raconter - le membre de crocodile se regonfle. Tu as carrément le culte de la personnalité de mon membre. Pour moi, bien sûr, c'est sympathique, une telle compréhension si magnanime et large de la question de la vie de mon petit piston.

La Femme. Et quand nous voyons au square cette voisine épouvantail - Nina Prokofievna - qu'est-ce que tu braques chaque fois sur elle tes pupilles de dinosaures - et impossible de t'en arracher - comme si tu regardais un quelconque porno visqueux. Et moi qui ai balancé hors de la maison tout le porno - mais toi, dans chaque bonne femme des pornos de la télé - c'est Nina Prokofievna que tu voyais, vieille queue. Et pas moi ta brûlante aimée, ta femme Zinotcka.

Le Mari. Pardonne, je suis coupable, pardonne au pêcheur que je suis, Zinaïda Matveevna. D'accord, je suis coupable - d'accord, écrabouille-moi le front du talon de ma botte à semelle de métal. Prends dans l'entrée - je l'autorise.

La Femme. C'est ton membre, même flasque, vieux chien, qu'il faut broyer du talon sur l'asphalte avec cette semelle de métal - peut-être qu'alors je prendrais du plaisir. Quel pardon tu veux encore - te recouvrir de morve. Tu aurais par les actes montré ton amour - alors, j'aurais pardonné - du corps et de l'âme.

Le Mari. Mais par quel acte prouver la géométrie euclitoridienne, ma Zinulia à moi. Que faire - que je descende pour toi en cadeau Nina Prokofievna comme tu as barbouillé Ivan Vassilievitch de gangrène. Mais enfin je ne peux pas - je n'ai pas moi comme toi de mandat de sorcière des forcinettes kaguébéiennes avec entrée en astral. Et si je la descends avec un quelconque couteau de cuisine - les camarades bureaucratiques me jetteront en taule. Ils trouveront des preuves matérielles - le couteau de cuisine avec les morceaux de sa viande et de son sang et ils m'enfermeront. Tu veux que je souffre en prison ? C'est tout de même moi qui vais pourrir ensuite en prison, alors que Nina Prokofievna, elle, elle s'éteindra simplement et rendra l'âme à Dieu et - reposera sous terre pour les années éternelles. Quelles souffrances ici, messieurs-dames ?

La Femme. Mais pousse-la dans l'escalier - qu'elle se casse elle-même les bras et les jambes avec le col du fémur. Et après dans un état si affaibli je lui ordonnerai moi-même depuis l'astral une gangrène kaguébéienne. Parce que là contre elle - en parfaite bonne santé galopante, je n'ai pas assez pour l'instant de mes sorcières forces enchanteresses. Combien de fois j'ai essayé - ça ne marche pas. Elle est elle-même probablement une sorcière véritable. Tu me prépares la tête de pont, Fedor Ignatitch - avec sa santé affaiblie, et tout le reste je fabrique termine moi-même comme une grande. Tu le sais - nous aurons sur le palier, si l'on écrème Ninotchka, la plus balèze des autorités royales sur le palier. Nous dirons au peuple du palier - la cave est seulement pour nos concombres salés - toute la cave sera à nous - seulement pour nos concombres salés pour l'hiver - bon nous partagerons encore avec quelqu'un pour divertir les yeux. Nous dirons - le grenier est à nous - tout le grenier sera à nous - tu te mettras à élever là-bas des pigeons comme dans l'ancien appartement à Tchertanovo. Tu seras le roi absolu sur le palier avec moi ta reine. Pour du pognon on louera le grenier à des artistes et puis c'est tout, si tu ne veux pas de pigeons. Allez, viens, téléphonons à Ninka maintenant - dès que nous irons nous promener. Nous passons la prendre. Et après tu la pousse - genre elle a glissé du palier sur un carreau de l'escalier et vers le bas sur les marches bétonnées miséricordieuses l'oiseau a volé la corneille tourterelle à se briser les os. Et moi comme témoin je dirai toujours que c'est elle toute seule sans toi qui a trébuché et s'est écrasée dans l'escalier la gueule en bas. Et jamais elle ne te balancera - elle t'aime jusqu'aujourd'hui.

Le Mari. Et toi aussi, elle t'aime.

La Femme. Oui elle m'aime aussi, en soi-disant éduquée et cultivée ancienne institutrice demoiselle madame de soixante ans. Moi aussi, je suis très cultivée, tu sais, nénette pas bête. Mon QI, tu sais toi-même comme il est élevé. Et au KGB dans le département, j'étais la première en QI. Et je suis moi-même lieutenant-colonel en retraite. Et en femme cultivée - j'aime sincèrement ta Ninotchka cultivée. Mais cette créature Ninotchka t'aime toi plus, la chienne !!! Et moi, je souffre!!! Tu ne vois pas combien je souffre de cette créature amoureuse de toi ?!!!

Le Matri. Et Nina Prokofievna souffre elle-même de ce que je vis avec toi et pas avec elle.

La Femme. Et toi, vieille couille souffrante, tu souffres dans quel camp ? Dans mon camp ou dans le camp de Nina Prokofievna ?

Le Mari. Dans ton camp, je souffre, évidemment, mon inoubliable Zinaïda Matveevna.

La Femme. Il faut la descendre, cette Nina Prokofievna, Fedor Ignatitch - ou alors la laisser au moins sans bras sans jambe - nous nous en porterons tous mieux. Quoi, tu n'es pas d'accord avec moi ?

Le Mari. Je suis d'accord. Qu'est-ce que tu dis. Comme une mite, nous l'écraserons sur le mur de la cuisine jusqu'aux plus petits os. Allons, allons - il ne nous reste à tous pas longtemps à vivre. Il faut bien que les uns meurent en de grandioses tourments, pour sentir en avance cette mort approchante, et les autres doivent régner sur la mort.

La Femme. Tu sais bien parler sucré royalement. Bon alors quoi - téléphone-lui - invite-la en promenade !

Le Mari. Carrément lui téléphoner ? Mais nous voulions d'abord lui demander des cafards.

La Femme. Mais enfin, Fedya - quand elle s'écrasera dans l'escalier et qu'ensuite elle sera corneille oiselle toute brisée - alors nous l'emporterons l'oiselle dans son appartement - et de là nous téléphonerons aux premiers secours. Tu prépares le bocal pour les cafards - et tu les attrapes là-bas ensuite. Moi, je ne suis pas contre les cafards - seulement pour.

Le Mari. Mais ils courent vite ces petits cafards. Et moi certainement je m'énerverai et je me fatiguerai quand nous traînerons Nina Prokofievna brisée oiselle dans son appartement - je ne serai déjà plus chasseur de cafards dans son appartement là-bas.

La Femme. Mais je te ferai un massage, je prendrai tes mains dans les miennes, les tiendrai cinq minutes - je te donnerai de l'énergie. Tu attraperas les cafards, Fedya - ne t'inquiète pas - tu seras heureux. Et s'il faut je t'aiderai moi-même dans la chasse de ces cafards de ces ennemis du peuple. Allez, téléphone à Nina Prokofievna - ne fais pas traîner le temps pour rien.

Le Mari. Je téléphone - et quoi - c'est pas dur. Le téléphone est gratuit - c'est pas le mobile radiotonique. C'est justement l'heure de la promenade d'avant-déjeuner pour se mettre en appétit. *(Il compose un numéro sur le cadran du téléphone)*. Ninotchka ! Salut, petit sucre, notre petit chaton à nous. Mais oui - nous nous sommes mis en tête de nous promener avec Zinotchka. Et nous t'embarquons. Ensemble, mon petit soleil. Oh oui - aujourd'hui les oiseaux chantent des chansons sucrées. Nous passons te prendre. *(Il repose le combiné)*. Elle est presque prête - comme si elle avait pressenti, la fillette Ninette, que nous aussi nous allions nous promener et passerions la prendre.

La Femme. Et voilà le bocal de verre de conserves à raifort pour les cafards. Allons nous promener avec Ninotchka. *(Ils sortent)*.

Obscurité

Entrent le Mari et la Femme

La Femme. Comme je t'aime, mon inoubliable, mon glorieux guerrier héros roi, Fedor Matveevitch. Comme je t'aime !!! Puis-je t'enlacer et t'embrasser ?

Le Mari. Évidemment, ma Zinotchka chérie ! Tu as tellement rajeuni ! Tout juste vingt ans - je ne te donne pas plus à présent.

La Femme. Oh, et que tes baisers sont sucrés, Fedenka. On dirait que le diabète commence !

Le Mari. Quoi ?

La Femme. N'aie pas peur, chéri - je plaisante simplement.

Le Mari. Tu en as, de ces plaisanteries.

La Femme. Et qu'est-ce qu'elle a bien volé, Ninotchka Pokofievna l'hirondelle - oh, qu'elle a divinement volé dans tout l'escalier de béton de son corps de corneille sac d'os d'oiselle. Le médecin a compté cinq fractures - classe ! J'entrerai cette nuit en astral et nous lui abracadabrerons une gangrène kaguébéïenne maison de toutes les fractures de ses membres. Eh bien voilà - salut à Ninotchka - ce sera une petite poupée sans bras et sans jambes - comme une plante ! Nous la nourrirons à la petite cuillère. Et elle nous en sera toujours si reconnaissante, si contente. Tu es heureux, chéri ?

Le Mari. Je suis si heureux. Tu ne peux même pas t'imaginer - combien je suis heureux - comme si j'étais né de nouveau.

La Femme. C'est vrai qu'elle ne pourra pas aller aux toilettes elle-même, cette Ninette poupette. Et l'odeur de sa merde est si toute puissante que je ne sais tout simplement pas comment nous pourrions intellectuellement et culturellement éviter cette circonstance.

Le Mari. Nous l'éviterons. Nous nous sommes sortis culturellement et de bien pire.

La Femme. C'est sûr. Cela aussi, je te le promets, que nous nous en sortirons - c'est avec tes cafards de cerveaux que nous ne nous en sortirons pas.

Le Mari. Ni avec tes serpents de cerveaux très sages aux QI élevés.

La Femme. Ne commençons pas. L'essentiel - le médecin a dit qu'elle a deux fractures du col du fémur - droite et gauche. Tu es tout simplement le maestro des fracturètes, chéri. Et en perspective - pas le moindre soupçon sur nous chez le procureur. Ninotchka nous a été si reconnaissante d'avoir été près d'elle et d'avoir aidé à la traîner dans son appartement et à appeler les secours d'urgence. Et moi sur le palier comme si j'avais trébuché et comme si j'avais commencé de tomber moi-même. Mais je suis tombée sur elle. Et toi tu as fait à temps un croche-pied, tu m'as retenue pour que je ne m'envole pas cul par-dessus tête. Mais elle de toute sa gueule elle a retenti d'en-haut, comme un squelette de gypse sur les marches bétonnées de notre escalier sur le palier. Et sur sa tête, j'en ai compté une dizaine, des bosses avec plaies déchirées. Pas moins. Eh bien, mon garçon, nous allons forcer la vie à se chier dessus pour des siècles !!! Nous pouvons encore participer à des tournages comme cascadeurs et gagner pour ça un argent fou.

Le Mari. Exactement.

La Femme. Bon et où sont tes Ferrari Cafardi de l'appartement de Ninka ?

Le Mari. Là - dans le bocal mes petits cafardous roudoudous. Non, mais on a fait ça tellement bien. Vraiment simplement une grandiose opération militaire. Non, mais et quoi - ensuite nous avons, en êtres humains, traîné la Ninotchka brisée dans son appartement, nous avons téléphoné aux secours d'urgence, ensuite tu as pris mes mains dans tes mains - tu m'as donné de l'énergie grâce à laquelle j'ai ensuite attrapé les cafards.

La Femme. Non, mais Ninotchka - notre adversaire militaire réel - est aussi un héros - il faut lui donner son dû. Ninotchka - c'est véritablement une merveilleuse

merveille - quelle magique merveille cette héroïque Ninotchka. Elle a promis de nous léguer son appartement. Parce que quand même elle n'a personne, s'avère-t-il, cette Ninotchka. Elle a dit que nous allions dès demain à l'hôpital avec un notaire et qu'elle signera pour nous le testament de son appartement.

Le Mari. Elle est réellement l'héroïque Ninotchka. Je n'ai pas aimé une créature sans feu ni lieu, tout de même. Maintenant, tu le comprends ?

La Femme. Je comprends et je pardonne, mien miracle que tu es. De telles victoires n'arrivent sur terre que dans les fabuleuses fables. Maintenant seulement vivre et vivre, profiter et ne pas s'effriter !

Le Mari. Le principal, maintenant, intelligemment se débrouiller pour le pognon avec le grenier avec les artistes comme tu dis en location. Pour les pigeons j'ai décidé - je ne vais pas en élever. Je préfère écraser les cafards.

La Femme. Voilà - et de penser, il a commencé maintenant correctement, raisonnablement. Eh bien - lâche les cafards alors !

Le Mari. Je lâche les cafards!!! C'est parti, le premier arrivé !!!

(Il laisse sortir les cafards du bocal).

La Femme. Qu'est-ce qu'il ne faut pas pour amuser le petit - seulement qu'il ne pleure pas, seulement qu'il ne se pende pas...

Obscurité

Moscou, 2012
www.volokhov.ru